

Isabelle-Rachel Casta  
Préface  
à *La prose de Ken Bugul :*  
*entre le réel et le surnaturel*  
par Anna Swoboda

On se tiendra ici, de manière délibérée, à la citation de récits fantastiques canoniques et à quelques interprétations dominantes du genre, autant dire, à une certaine doxa, celle qui est attachée à l'identification typique des récits fantastiques et qui, fort variée, prévaut dans leurs interprétations. Ce choix s'explique aisément : on entend « retravailler », dans la brièveté, les cadres disponibles de l'approche du fantastique occidental. On souligne le terme d'occidental. Le récit fantastique occidental moderne implique une anthropologie spécifique, qui n'est pas lisible dans d'autres fantastiques<sup>1</sup>.

Pourquoi choisir d'inaugurer une préface consacrée à l'ouvrage critique d'Anna Swoboda... par précisément un rappel de ce qu'il ne peut pas être – autant dire une énième évocation de la taxinomie todorovienne ? Justement pour souligner d'entrée de jeu combien le terme même de « fantastique » reste polysémique, et traversé de biais socio-ethnologiques majeurs ; j'écrivais moi-même<sup>2</sup>, à propos de ces présupposés parfois quasi invisibles, qu' « il va de soi que nous nous en sommes tenus à une acception presque strictement occidentale de la notion même de « fantastique », opposant le thétique – qui

---

<sup>1</sup> Jean Bessière, « Que le fantastique et le réalisme sont mutuellement hérétiques et, par-là, également pertinents. Notes sur la pertinence paradoxale du récit fantastique et ses indications des limites que doit observer le discours littéraire », in : Patrick Marot (dir.), *Frontières et limites de la littérature fantastique*, Garnier, 2020, p. 33–50.

<sup>2</sup> *Pleins feux sur le polar*, Klincksieck, 2012, p. 113–114.

peut exister dans le domaine des *realia* – au non-thétique, qui ne relève que de l'imaginaire. Ce sont des catégories cartésiennes que d'autres cultures, d'autres sensibilités ne séparent pas de façon dirimante; un seul exemple peut illustrer cette différence. Le roman caribéen *Le Revenant*, de Gary Victor, met en scène des croyances et des comportements « magiques » que rien ne vient déqualifier au regard de ce qui nous paraît une attitude plus rationnelle: un flic donné pour mort renaît et échappe aux sorciers, les « bocors », qui veulent le transformer en zombie. La dimension très haïtienne de la « magie noire » coexiste sans problème ni solution de continuité avec la lutte contre les cartels de Medellin, et la dénonciation de la corruption des polices! Il en va de même dans les œuvres policières de Bokar N'Diaye, où féticheurs et enquêteurs européens se partagent, si l'on peut dire, les méthodologies d'élucidation (*La Mort des fétiches de SénéDougou*, 1999).

C'est dire si le présent ouvrage est à la fois important, et nécessaire; important, parce qu'il essentialise un travail de thèse conséquent et minutieux<sup>3</sup>; nécessaire, parce qu'il présente, dans une problématique exigeante et scrupuleuse, un questionnement à la fois esthétique et générique, qui « scanne » littéralement l'œuvre complexe d'une romancière francophone, au périple heurté et chatoyant; celle qui a choisi de garder comme hétéronyme « Ken Bugul » (ainsi expliqué par le texte: « Une femme en état de grossesse accouchait d'un bébé normalement. Au bout de deux jours, le bébé décédait brusquement. La femme refaisait une grossesse sans problèmes. À nouveau, le bébé décédait. À la troisième grossesse, quand le bébé naissait, s'il était de sexe féminin on l'appelait tout de suite Ken Bugul: *personne n'en veut*, en sous-entendant que ni le

---

<sup>3</sup> L'auteur est en effet chercheuse et enseignante à l'Université de Silésie à Katowice, après son doctorat en études littéraires intitulé: recherches sur le surnaturel dans la littérature contemporaine francophone (thèse de doctorat: « La prose de Ken Bugul: entre le réel et le surnaturel » écrite sous la direction de Katarzyna Gadowska).

mauvais œil, ni le mauvais sort, ni même la mort n'en voudront », p. 6), comme tous les artistes, atteint l'universel en passant par le singulier, et elle s'adosse pour cela à une contextualisation socio-historique forte... Mais laissons, pour présenter la pulpe de l'ouvrage, parler l'auteure elle-même, Anna Swoboda :

Le but de la présente monographie est d'analyser les éléments surnaturels et réels qui s'interpénètrent dans le romanesque de l'écrivaine sénégalaise Ken Bugul. La première partie se concentre sur des éléments surnaturels – fantastiques, merveilleux et étranges. [...] La seconde partie étudie les éléments réels à l'exemple de la protagoniste bugulienne [...]. Nous analysons cette pluralité du personnage en utilisant l'approche postcoloniale, féministe et sociologique.

Cette brève évocation de l'organisation de l'ouvrage va nous servir de guidance et d'outils pour explorer à la fois les méandres d'une œuvre foisonnante, encore peu connue en France et l'heuristique propre à l'auteure. Rappelons peut-être en liminaire qui est cette « Ken Bugul » (pseudonyme de Mariétou Mbaye Biléoma) au parcours et à la personnalité si exceptionnels dans le monde littéraire : elle est née en 1947, au Sénégal, dans une famille nombreuse, dont elle est la benjamine (son père est âgé de 85 ans à sa naissance). Elle a vécu plusieurs vies : fonctionnaire internationale, elle se marie à l'âge de 40 ans environ à un médecin béninois ; de ce mariage naît une fille, Yasmina Ndella Adebo Biléoma. Ken Bugul s'est installée à Porto-Novo, au Bénin, puis plus récemment à Zürich, en résidence d'écrivain. Lorsqu'elle était âgée de 5 ans, sa mère l'a abandonnée pendant un an ; ce déchirement étant à l'origine de son besoin d'écrire, elle y fait allusion dans plusieurs de ses romans, notamment dans *De l'autre côté du regard*, comme une sorte de traumatisme originel qui a modelé sa vision du monde, et sans doute fait émerger le fantastique en sorte de cosmétique réparateur... même si bien entendu l'illusion se dissipe, et que ne reste que le visage amer de l'esseulement et du besoin : « L'espace urbain, souvent utilisé

dans les œuvres buguliennes, joue un rôle important dans la création du fantastique. Ce type de cadre spatial demeure aussi typique pour le néofantastique occidental. Selon Gadomska, la grande ville n'y apparaît pas comme une toile de fond, mais elle constitue plutôt un espace-phénomène, qui participe à l'action, influence l'existence du protagoniste, et constitue la source principale de l'insolite et de la peur », lit-on p. 65.

Pour Catherine Mazauric, Ken Bugul est proche de Aminata Sow Fall et Fatou Diome<sup>4</sup>; pour Emmanuel Tchhoffogoue et Romuald Fonkoua, elle est aussi compagne d'imaginaire et de style de Calixte Beyale et de Malika Mokeddem<sup>5</sup>... et que l'on me permette également de citer la thèse d'Ana Filomena Severino Pacheco Mariano dont la tonalité et les analyses font écho aux présents propos<sup>6</sup>, même si la spécificité lusophone du cursus induit aussi de grandes différences. Une féminité du doute et du malheur, mais aussi de la puissance revendiquée et de la séduction explicite, mène le parcours érotique et érotétique des héroïnes buguliennes (Marie, Ken, Dior...), et c'est aussi le fil rouge de la proposition critique de Mme Swoboda :

Cette quête, ainsi que la volonté ferme de devenir Occidentale, mène également l'héroïne à une relation violente, qui la détruit émotionnellement et physiquement. Enfin, quant à la position de la protagoniste dans la société, la couleur de sa peau entraîne son exotisation en Occident, tandis que sa nationalité devient un stigmate au Bénin. Sa solitude, déjà immense au Sénégal, marque son existence à l'émigration.

Nous avons donc plaisir et profit à suivre cette toute nouvelle actualisation discursive du « *sense of wonder* », qui s'accomplit en

<sup>4</sup> Catherine Mazauric, « Fictions de soi dans la maison de l'autre », *Dalhousie French Studies*, 2006, vol. 74-75, p. 237-252.

<sup>5</sup> Emmanuel Tchhoffogoue, *Les Romancières africaines à l'épreuve l'invention de la femme: essai d'analyse du nouveau discours romanesque africain au féminin*, Université de Strasbourg 2 Marc Bloch, Strasbourg, 2008.

<sup>6</sup> Ana Filomena Severino Pacheco Mariano, *Reconstruction de l'identité féminine dans les romans africains francophones et lusophones d'écrivaines contemporaines*, Université de Haute-Alsace, Mulhouse, 2018.

périphérie des topiques traditionnellement occidentales. L'intérêt du docteur Swoboda pour Jean-Pierre Andrevon, et dont témoignent de nombreux travaux, ne peut d'ailleurs qu'entériner cette polyfocalisation : au fantastique intellectualisé, sombre et funèbre, s'oppose encore un fantastique plus animiste, mais non moins douloureux, baignant les récits de l'écrivaine sénégalaise : « En analysant l'espace fantastique dans le romanesque de Ken Bugul, nous nous concentrons sur deux types d'espaces : le milieu rural traditionnel et la ville. En comparant l'espace traditionnellement associé au surnaturel avec celui où la modernité s'introduit brusquement, nous montrons comment ils sont exploités dans la création du fantastique » ; au fond, la « contamination » des schèmes traditionnels par la modernité (supposément occidentale) finit par homogénéiser les ressorts romanesques et embrumer les contours d'une spécification qui s'efface... au risque de « défabuler » les œuvres en question.

Or, ce que nous montre et nous démontre la thèse généreuse de Anna Swoboda, c'est que contamination ne signifie pas abâtardissement, et que les destinées (féminines) ici narrées le sont bien par une « rhapsode » au verbe enchanteur, capable de décrire les amours lamentables comme les départs libérateurs. Au fil des chapitres, nous entrons peu à peu dans cette immense architecture tissée de visions et de violences, allant vers cet « extraordinaire ordinaire » que Pierre Bourdieu installait dans le paysage notionnel... et l'achèvement de la lecture convainc de la pertinence et de la clairvoyance de l'interprétation qui nous est soumise ; Anna Swoboda réussit à rejoindre la parole de Joseph Conrad – ou plus exactement à en faire éprouver l'intimité avec « sa » romancière élue : « *The only horror is that there is no horror* ».

*Isabelle-Rachel Casta,  
Professeur émérite, Université d'Artois*